Le théâtre secret de la pulsion

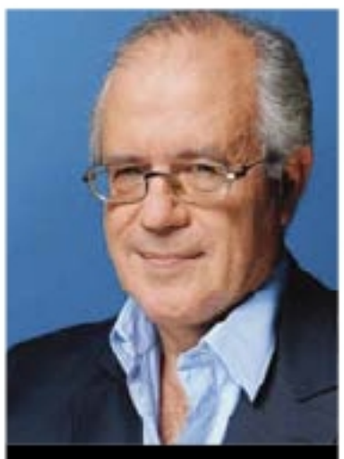
PAR JACQUES-ALAIN MILLER

Serial killer, le mot est neuf. Il date de la fin des années 70, et il est américain, les Etats-Unis s'étant montrés de loin la terre la plus féconde en tueurs en série. Une immense littérature leur a été consacrée, où l'intérêt morbide a sa part, mais aussi l'intérêt public : quels traits pertinents retenir pour cerner l'identité d'un « suspect inconnu » ? à quels indices reconnaître l'appartenance de crimes isolés à une série en cours ? comment dépister le tueur en série avant qu'il ne passe à l'acte ? peut-on prédire d'un enfant qu'il sera tueur en série ? Ce sont là quelques-unes des questions que la recherche scientifique a été amenée à se poser depuis une quinzaine d'années. Les experts qui s'efforcent d'y répondre sont des policiers et des psys ; plus récemment, on a sollicité la biochimie, les neurosciences, l'imagerie à résonance magnétique.

Eléments cliniques. Des entretiens avec des tueurs en série ont mis en évidence des éléments cliniques récurrents. C'est par exemple la « triade MacDonald » : le *serial killer* en herbe présenterait dans sa prime jeunesse trois marqueurs symptomatiques associés : l'énurésie, la pyromanie et la cruauté envers les animaux. On signale souvent les perturbations de la relation à la mère : relation incestueuse et empreinte de sadisme avec une mère dite monstrueuse. On leur attribue l'ASPD (Antisocial Personality Disorder, trouble de la personnalité antisociale), qui regroupe les sujets irresponsables, impulsifs, intolérants à toute frustration, dépourvus d'empathie, inaffectifs, manipulateurs, méprisant et transgressant les règles de la vie en commun, les normes sociales, les codes culturels, les droits d'autrui et ses sentiments. Mais tous ne deviennent pas pour autant des tueurs en série.

En fait, le savoir le plus sûr est d'ordre typologique, aux normes de la FBI Academy de Quantico. Pour être reconnu comme *serial killer* au sens du FBI, il faut avoir tué au moins trois personnes au cours d'au moins trois épisodes distincts dans le temps. L'accent est mis sur le laps de temps qui doit séparer un événement du suivant. Le concept de la série exige en effet que les actions criminelles en question constituent chacune une unité d'acte, isolable comme telle. L'intervalle temporel est supposé être occupé par un *cooling-off* (refroidissement) interrompant le continuum émotionnel de l'acte.

Lorsqu'il n'y a pas discontinuité temporelle et émotionnelle, il n'y a pas *serial killing*, mais *mass murder*. Le *mass murderer* tue au moins quatre personnes au même endroit dans le même moment, ou dans un court laps de temps, si bien que la tuerie constitue un seul et même événement. La fréquence de ces *mass murders* est en augmentation constante à travers le monde depuis les années 80, tout spécialement aux Etats-Unis.



Jacques-Alain Miller Psychanalyste. Dernier livre paru, « Soirée Lacan », avec Philippe Sollers (Navarin).

« Loup solitaire ». Il y a une quinzaine d'années, le sociologue Denis Duclos voyait dans les *hate crimes* – crimes de haine – visant des membres de communautés ethniques, religieuses, sexuelles, nationales, sociales les *« symptômes d'une société américaine fragmentée »* en raison de la démission de l'Etat. Or ces crimes ne sont plus exceptionnels en Europe. A partir de la troisième, les trois tueries du tueur au scooter ont été déchiffrées de la même manière par la terre entière : comme des *hate crimes* racistes visant des pollueurs supposés de l'identité nationale.

L'événement consonne évidemment avec le récent *mass murder* norvégien : on soupçonne là aussi une personnalité paranoïaque du type « loup solitaire », dont les forfaits sont les plus difficiles à anticiper. On spéculera longtemps sur les faits de société et de culture qui l'auraient favorisé : la campagne électorale, d'abord, avec les passions mauvaises qu'elle agite ; plus généralement, les fantasmes de pureté, les xénophobies déclarées ou feutrées. C'est un fait que, là où la gauche de la gauche espère des insurrections collectives, les idéologies d'extrême droite encensent et nourrissent volontiers l'héroïsme individuel de la haine.

La haine est la plus intense des passions. L'amour se prend aux apparences, tandis que la haine est radicale : elle vise l'être. Il arrive qu'elle agrafe tout l'univers mental d'un sujet, suppléant ainsi au trou béant de sa psychose. Quand cette haine passe à l'acte sur de petits enfants, le théâtre secret de la pulsion se dévoile comme *« théâtre de la cruauté »* (Antonin Artaud). Et c'est alors *« l'effroi, l'horreur, le frisson sacré »*. Car chacun d'entre nous, tout éperdu de compassion qu'il soit, est aussi sollicité dans sa part irréductible d'inhumanité, sans laquelle il n'est pas d'humanité qui tienne ■

BALTEL/SIPA